



---

**« Il n'y a que nous qui parlons et parlons pour les choses » Une lecture de l'essai de Charles BONN Les romans et nouvelles tardifs de Mohammed Dib Ou la théâtralisation de la parole**

**"There is Only Us Who Speak and Speak for Things" A Reading of Charles BONN's Essay on the Late Novels and Short Stories of Mohammed Dib: The Theatricalization of Speech**

**Sabiha BENMANSOUR**  
Université de Tlemcen / Algérie  
[benmansoursabeha@gmail.com](mailto:benmansoursabeha@gmail.com)

**Reçu:** 05/12/2023, **Accepté:**10/12/2023, **Publié:** 31/12/2023

---

**Résumé :**

Dans son dernier essai, Charles Bonn consacre sa réflexion aux romans et nouvelles tardifs de l'écrivain Mohammed Dib. Cet essai est la preuve que les plus grands textes de cette figure majeure de notre patrimoine littéraire sont postérieurs à l'indépendance de l'Algérie ce qui lui permet d'élargir sa réflexion à la problématique du langage et des pouvoirs de la parole. Problématique récurrente qui revient constamment et sous divers aspects dans toute l'œuvre dibienne. Cet article est une recension de l'essai de Charles Bonn. Il met en évidence l'originalité de la thèse de Charles Bon

**Mots clés :**

Recension ; ouvrage BONN ; Mohamed Dib ; oeuvre tardive ; théâtralisation de la parole

**Abstract:** In his latest essay, Charles Bonn dedicates his reflection to the late novels and short stories of the writer Mohammed Dib. This essay serves as evidence that the most significant texts from this major figure in our literary heritage are post-Algerian independence, allowing for a broader exploration of language issues and the powers of speech. This recurrent problematic theme consistently appears in various forms throughout Dib's entire body of

« Il n'y a que nous qui parlons et parlons pour les choses » Une lecture de l'essai de Charles BONN Les romans et nouvelles tardifs de Mohammed Dib Ou la théâtralisation de la parole

---

work. This article is a review of Charles Bonn's essay, highlighting the originality of his thesis.

**Keywords:** Review; BONN's work; Mohamed Dib; late work; theatricalization of speech.

**المخلص:** في مقاله الأخير، يكرس شارل بون تأمله في الروايات والقصص المتأخرة للكاتب محمد ديب. يعد هذا المقال دليلاً على أن أهم النصوص التي خدّت هذه الشخصية الكبيرة في تراثنا الأدبي تعود إلى ما بعد استقلال الجزائر، مما يسمح له بتوسيع نظرتة لمسألة اللغة وسلطة الكلام. هذه المشكلة المتكررة تظهر باستمرار وتحت أوجه متعددة في كل أعمال ديب. يعد هذا المقال استعراضاً لمقال شارل بون، حيث يبرز تميز رؤيته.

**الكلمات المفتاحية:** استعراض؛ عمل بون؛ محمد ديب؛ الأعمال المتأخرة

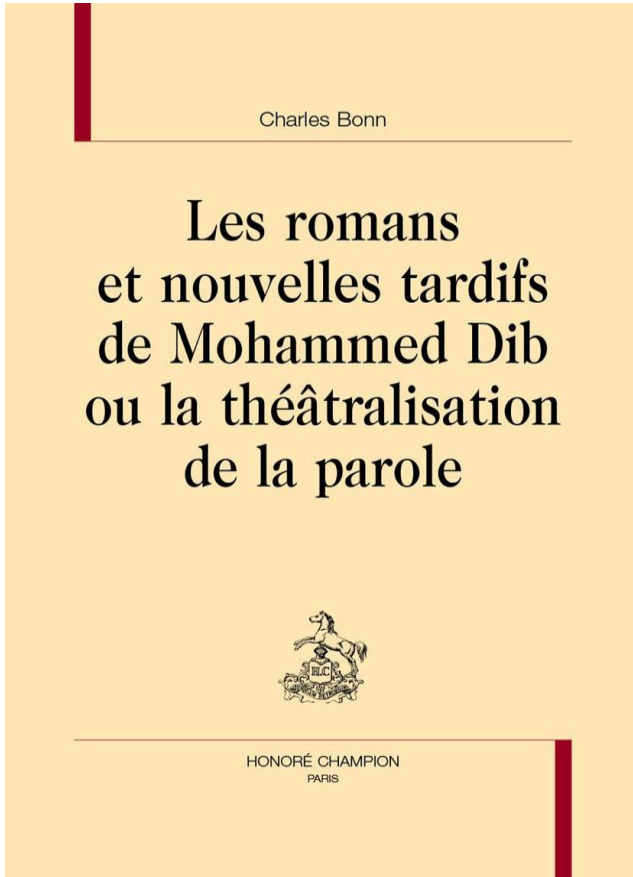
**Pour citer cet article :**

BENMANSOUR, Sabiha., (2023), « Il n'y a que nous qui parlons et parlons pour les choses » Une lecture de l'essai de Charles BONN Les romans et nouvelles tardifs de Mohammed Dib Ou la théâtralisation de la parole, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(3), 100-108. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>

**Pour citer le numéro :**

AMROUCHE, Fouzia MOUFFOUK, Samia., SOUALAH, keltoum. El, (2023), Numéro –Thématique « L'écriture de Mohamed Dib : Entre Mouvance des Genres et Nouvelle Expressivité, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(3), 166p. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>





L'œuvre du grand écrivain algérien Mohammed Dib s'étale sur plus d'un demi-siècle d'écriture et ne cesse de nous interpeler autant par sa diversité que par une épaisseur philosophique à la fois nourrie de valeurs qui font sa constance mais aussi sans cesse renouvelée à la faveur de questionnements nouveaux, de contextes autres. Ce qui lui assure incontestablement une forme de pérennité liée à son être propre comme aux nombreuses lectures qu'elle ne cesse de susciter auprès de divers lectorats. A cet effet Charles Bonn, qui a déjà

consacré plusieurs de ses écrits à l'œuvre dibienne, vient tout récemment de sortir aux éditions Honoré Champion, un ouvrage intitulé « Les romans et nouvelles tardifs de Mohammed Dib ou la théâtralisation de la parole ». Mais alors que nous introduisons notre propos en évoquant la multiplicité comme la diversité des lectures qui sont consacrées à l'œuvre dibienne, l'essayiste commence son analyse en exprimant son regret qu'une œuvre magistrale comme celle de Dib soit encore méconnue et reste souvent réduite à la lecture de ses trois premiers romans, *La grande Maison* (1952) *L'incendie* (1954) *Le métier à tisser* (1957) rassemblés en trilogie « Algérie ». Des romans sans doute plus faciles à lire que ses œuvres ultérieures, mais surtout qui, en lien avec le contexte qui les a vus naître, ont pour la plupart fait l'objet d'une lecture souvent militante. Des propos que nous partageons et que nous appuierons à notre tour avec l'évocation du feuilleton réalisé dans les années 70 par Mustapha Badie sous le titre « El Hariq ». Une production qui, de fait, a eu à l'époque comme effet très positif de faire pénétrer Dib dans tous les

**« Il n’y a que nous qui parlons et parlons pour les choses » Une lecture de l’essai de Charles BONN Les romans et nouvelles tardifs de Mohammed Dib Ou la théâtralisation de la parole**

---

foyers algériens, mais qui n’en a pas moins été à l’origine d’une réduction de l’œuvre à son expression seulement descriptive et militante. A telle enseigne que, jusqu’à l’heure, dès lors que vous prononcez auprès d’un public, certes non averti, le nom de Dib, nombreux sont ceux qui s’esclaffent en disant : « Ah oui Dar Sbitar !! »

En contrepartie l’essayiste propose , dans la continuité d’un angle d’approche de l’œuvre déjà présent dans ses travaux antérieurs ( dont un ouvrage déjà ancien *Lecture présente de Mohammed Dib – Alger- ENAL 1988*) de « recadrer » en sorte la réflexion à partir des « récits tardifs » de l’auteur en privilégiant « la problématique récurrente des pouvoirs de la parole , problématique dont la théâtralisation des langages constitue un aspect essentiel » nous dira-t-il dans son introduction.

Charles Bonn expliquera également que cet essai est né alors qu’en pleine pandémie de Covid 19, il organisait avec Naget Khadda et Mounira Chatti un colloque sur « Le théâtre des genres dans l’œuvre de Mohammed Dib ». Un colloque qui devait à l’origine marquer la célébration du Centenaire de l’écrivain à Cerisy La Salle, en 2020, qui s’est tenu finalement en 2021 au même lieu et dont la problématique s’inscrivait dans une approche absolument complémentaire de celle proposée dans cet ouvrage. Dans la même optique, Charles Bonn nous fait remarquer en outre que la majeure partie des communications portaient sur l’œuvre de Dib postérieure à l’indépendance, ce qui pour lui « est le signe d’une évolution de la lecture de cet auteur majeur se dégageant de la réduction idéologique de cette œuvre à la suite de la guerre d’Algérie ».

Marquant ainsi son analyse d’un sceau nouveau, l’essayiste propose comme élément conducteur de sa réflexion une lecture chronologique des romans et nouvelles tardifs de Dib, avec comme précision majeure que cette succession chronologique ne concernera que les années de publication des œuvres et non celles de leur écriture qui, comme le prouve le fonds de ses manuscrits et tapuscrits déposés à la BNF, s’est étalée sur toute la période productive de l’écrivain. Ce qui d’emblée aura l’avantage de mettre en évidence, dès lors que l’auteur suivra « le fil » de cette succession, l’approfondissement de dominantes que l’on peut retrouver de l’une à l’autre des œuvres, avec néanmoins des théâtralisations différentes quoique progressives des langages et écritures. Ce qui va permettre à l’auteur de convoquer dans son analyse certaines des œuvres antérieures, mais cette fois pour les dissocier d’un angle de vue seulement ethnographique en les intégrant au processus de progression de la problématique des pouvoirs de la parole, à l’évidence toujours présente dans les romans et nouvelles tardifs de Mohammed Dib .

Pour bien répondre aux objectifs d'analyse qui sont les siens, cet essai est organisé en quatre parties, lesquelles correspondent à quatre angles de lecture particuliers mais aussi en interaction les uns avec les autres.

La première partie de l'essai, intitulée « La théâtralisation d'une parole de l'in-sensé » porte d'abord sur *Habel* (1977) comme élément fondamental de la problématique puis sur les romans « nordiques » à savoir *Les terrasses d'Orsol* (1986) *Le sommeil d'Eve* (1989) *Neiges de marbre* (1990) et *L'Infante Maure* (1994), auxquels Charles Bonn a ajouté *Le désert sans détour* (1992) qu'il lira dans son analyse comme un aboutissement à la thèse évoquée.

Ce qui est mis en évidence, c'est la quête toujours insatisfaite d'un sens, déjà présente dans l'œuvre antérieure, mais associée là à un jeu malicieux avec l'autobiographique, reposant sur un caché-montré et s'exprimant à travers une thématique déjà plus intime et une théâtralisation de problèmes philosophiques importants comme les pouvoirs du langage, de l'amour, de la folie, de l'identité, de la mort... Le tout dans un lien évident entre l'absence de sens que l'auteur qualifie d'« in-sensé » et différentes modalités de l'absence qu'il énumère dans son analyse : absence d'une quête de savoir insatisfaite, absence dans l'éloignement des amants, absence de la parole, mise en scène de l'opposition entre les jeux langagiers, et découverte ultime de Lyly Belle dans *L'Infante maure* de la vanité de l'écriture que lui fait découvrir le grand père à travers la disparition au premier coup de vent de ces traces dans le sable que sont *les atlals !* *Se* dessine ainsi le non-sens de la tentative de fixer une signification par l'écriture ! Désert de la parole et désert du sens que Charles Bonn propose de retrouver en aboutissement de tous ces romans nordiques dans *Le désert sans détour*, publié entre *Neiges de marbre* et *L'Infante maure*, que l'essayiste désigne comme l'expression « d'un temps arrêté, s'annulant en quelque sorte lui-même comme il annule aussi l'histoire, la mémoire. » Ici, « l'in-sensé » se théâtralise à travers le burlesque, dans un désert vide de mémoire comme de sens.

Revenant ensuite à *Habel*, roman publié en 1977, neuf années donc avant la publication du premier des romans « nordiques », *Les terrasses d'Orsol*, l'auteur souligne la similitude de la thématique de chacun des deux romans, similitude qui lui sera confirmée par Dib lors d'un échange épistolaire que Charles Bonn joint en annexe dans son ouvrage. Il précise également que *Habel* est le premier roman de DIB à sortir de l'espace identitaire algérien. Le tout l'autorise dans son choix d'analyse à considérer l'ensemble générique que constituent les six romans comme un espace à thématique commune, celle de l'in-sensé, dont les parties sont chronologiquement regroupées et forment un espace commun au sein duquel l'écrivain se « déplace ». D'autant que la

**« Il n’y a que nous qui parlons et parlons pour les choses » Une lecture  
de l’essai de Charles BONN Les romans et nouvelles tardifs de  
Mohammed Dib Ou la théâtralisation de la parole**

---

domination du genre romanesque jusque-là maintenue sera brutalement interrompue par la publication d’un recueil de nouvelles *La nuit sauvage* 1995.

En effet, et toujours dans l’optique d’une lecture chronologique, Charles Bonn va souligner dans sa deuxième partie qu’il intitule « De l’in-sensé au non-dit : présence du Chasseur » une rupture à la fois thématique et générique avec les six romans décrits en première partie. Dans *La nuit sauvage* 1995 les nouvelles vont rompre en effet avec les problématiques individualistes et s’inscrire dans le collectif pour en pointer l’insupportable. Ceci sans que pour autant on puisse parler de « littérature engagée » dans le sens de mise en service à une cause politique, mais plutôt de dénonciation de l’inacceptable, par le silence ou l’énoncé de son contraire, ce qu’en stylistique on appellerait l’antiphrase lorsque le procédé porte sur une seule phrase, et que l’auteur intitule « contrepoint » pour désigner le récit tout entier. A titre d’exemple, le « Chasseur » n’est jamais décrit, mais cette absence de description trouve représentation comme un « un non-dit évident », un « en-deçà » du langage, notion dont l’auteur fera un peu plus loin l’objet de la quatrième partie de son analyse.

A noter enfin qu’il consacre ainsi entièrement sa deuxième partie au seul recueil de nouvelles *La nuit sauvage* 1995- faisant de la sorte de cette partie une transition entre « l’absence de sens encore grandement liée chez Dib au genre romanesque, dans les six romans décrits en première partie, et la dissémination qu’apporte l’éclatement de cette continuité romanesque par ce brusque déferlement de nouvelles. »

A cet effet, la troisième partie portera alors titre « Quelle dissémination ? » Nous aurons d’abord à noter, quitte à nous répéter, que ces mêmes nouvelles, regroupées en un seul ensemble et collectivement caractérisées par un en deçà suggéré plus que dit, de plus en plus présent dans la progression chronologique de l’œuvre de Dib, sont l’expression même de la subversion du modèle dominant du roman. Mais en outre, cette troisième partie, dès lors qu’elle pose la question « Quelle dissémination ? » souligne en sorte à partir de l’étude des recueils les plus récents *L’Arbre à dire*, *Comme un bruit d’abeilles*, *Simorgh*, *Laezza* l’approfondissement progressif du processus de rupture avec le genre romanesque dans la mesure où ces œuvres vont subvertir non seulement la logique de composition d’un recueil, mais surtout le genre même de la nouvelle. C’est pour dire cette subversion, c’est pour en souligner la progression, que Charles Bonn emprunte à des philosophes comme Jean François Lyotard ou Jacques Derrida le concept de « dissémination » et en utilise l’aspect purement littéraire pour dire la ruine des « grands récits » et surtout la déstabilisation, la « dispersion » dira-t-il des modèles génériques.

Ce qui lui permet d'inscrire l'œuvre tardive de Mohammed Dib dans son temps, « d'en préciser la dimension indirectement politique » et de relever son implication dans les grandes questions philosophiques de notre temps, notamment la question du sens déjà largement évoquée dans les œuvres antérieures. Et comble alors d'une nouvelle dissémination au cœur de la dissémination même : l'arrivée inattendue d'un dernier roman : *Si Diable veut*, lui-même roman atypique par rapport au reste de l'œuvre romanesque ! Nous en arrivons enfin dans une quatrième partie, à aborder ce qui s'inscrit en fait comme le mot de la fin, logique dirions-nous, à la réflexion proposée par Charles Bonn sous le titre « La mise en scène d'un en-deçà du langage » Citons ses propos : « La théâtralisation des langages que veut montrer le présent essai dans l'œuvre narrative de Mohammed Dib, repose souvent sur une mise en scène de ces langages dans un espace, ou sur un arrière fond, lequel met en évidence par contraste le simulacre du langage que suppose cette théâtralisation, en y opposant sa réalité. Réalité néanmoins souvent insaisissable, ou même parfois inexistante. »

En fait, à partir d'un « suivi » chronologique paradoxalement issu de retours successifs de l'œuvre sur elle-même, l'auteur nous amène à comprendre que l'interrogation sur les pouvoirs du langage parcourt toute l'œuvre dibienne dans des mises en scène variables mais toujours complémentaires, quelque part dans le sens où le dit Dib lui-même, lorsque dans les dernières pages de *L'Arbre à dire* il qualifie en ces termes son œuvre : « De l'un à l'autre de mes livres, des passerelles sont jetées, non d'une manière calculée, mais comme la conséquence naturelle d'une manière de procéder, traverses qui relient chaque livre à un autre, nullement dans une succession logique, mais organique »

Il semblerait que cela soit dans cette même logique que le présent essai pose le problème de la relation de la chose au nom qu'on lui attribue : constant défi, nous dit Charles Bonn, pour les langages qui cherchent à définir le réel, à lui donner un nom. Ce qui l'amène, dans cette dernière partie de sa réflexion, et ce à partir d'un survol de toute l'œuvre narrative, à voir dans cet ensemble dibien une « Mise en scène d'un en-deçà du langage » Mise en scène que nous dirons permanente, problématique d'un en-deçà qui trouvera son accomplissement dans cet ultime roman *Si Diable veut* (1998), récit tragique de la rencontre impossible de deux manières d'être inconciliables, deux logiques de pensée différentes, voire même ethnologiquement séparées. Dans le village de Tadart, Ymran, jeune émigré, retourne au pays natal de sa mère pour y retrouver ses racines, mais se révèle incapable de comprendre la logique de « l'antériorité primordiale » au langage sur laquelle repose le système de valeurs de l'espace Tadart. Il en résulte une théâtralisation

**« Il n’y a que nous qui parlons et parlons pour les choses » Une lecture  
de l’essai de Charles BONN Les romans et nouvelles tardifs de  
Mohammed Dib Ou la théâtralisation de la parole**

---

troublante de ce malentendu, un éclatement de tout l’espace et un deçà encore plus ambigu avec la scène des chiens, auteurs de la catastrophe finale... La tentative de donner un sens au monde montre toutes ses limites, limite des mots à maîtriser le réel. En fait, éternel recommencement dans lequel Charles Bonn lira néanmoins le « pouvoir d’imposer au réel des limites convenues pour le rendre intelligible : fonction même des mots, qui n’est efficace qu’au prix d’une mutilation du réel dont ils prennent possession. ». Propos que Mohammed Dib semble déjà avoir parfaitement appuyé en ces termes dans *L’Arbre à dire* : « Dès le départ, j’ai su que j’écrirais quelque chose d’ininterrompu, peu importe le nom qu’on lui donne, quelque chose au sein de quoi j’évolue et avec quoi je me bats encore après cinquante ans d’écriture. (...) Ce n’est pas une suite romanesque ou poétique que je me suis efforcé de mettre sur pied, j’ai été tenté au contraire par l’aventure que constitue une exploration tous azimuts. »

Concluons à notre tour cette lecture de cet essai en reprenant en écho à Charles Bonn quelques-uns des mots qu’il emprunte à Lyyli Belle, innomée dans *Simorgh*, pour en faire sa conclusion :

« Papa, toi qui travailles avec ces bidules que tu appelles les mots, tu dois pourtant savoir qu’ils n’arrivent pas à tout dire, mais tu continues quand même parce que tu penses que, toi, tu arriveras peut être à leur faire tout dire. (...) Mais n’oublie pas que même si tu trouves un nom pour cette chose, elle, comme elle ne parle pas elle n’a pas dit son nom, pas dit si même elle a un nom. Il n’y a que nous qui parlons et parlons pour les choses. Tu vas me dire, je te connais : « Alors le monde est muet. « (...) Non, le monde d’être plein de choses, c’est sa façon à lui de parler. Donc ce n’est pas à la chose d’en parler. T’en restes con, hein ? »

Clés de lecture autres ? Invitation à re-visiter l’œuvre dibienne dans sa globalité comme dans le tissage qui en fait tout à la fois l’originalité propre et l’épaisseur ? Il est dit dans tous les cas que l’œuvre dibienne n’a toujours pas cessé de nous parler ! Le présent essai aura eu en tout cas l’immense avantage de nous inviter à jeter un regard à la fois très englobant et toujours harmonisé sur le processus d’écriture dibien et sur la quête dont il s’accompagne.

Pour définir « les voies de l’écriture » Dib dans *Tlemcen ou les lieux de l’écriture* 1994, parlera du « recul du scripteur par rapport au monde et recul du même par rapport à l’écriture » ... Mouvement qui ne peut que s’inscrire dans une théâtralisation de la parole, dans une mise en scène éternellement repensée ...

**Références bibliographiques :**



-BONN, Charles (2023) , Les romans et nouvelles tardifs de Mohammed Dib ou la théâtralisation de la parole, Honoré Champion, coll. "Bibliothèque de littérature générale et comparée", Paris,